

LA MAISON DE JEAN

Jean-Charles Linet

Éditions ThoT
Roman

Jean-Charles Linet est né dans le sud du Morvan à la fin des années 50, mais il a toujours vécu à Paris ou dans sa proche banlieue. Élève du lycée Lakanal à Sceaux et diplômé en sciences humaines à la Sorbonne, il a été secrétaire général de l'École pratique des hautes études avant de se spécialiser dans la gestion des ressources humaines. Après *Une enfance à la campagne*, récit largement autobiographique paru en 2016, l'auteur publie avec *La maison de Jean* son premier roman.

1. La maison de Vincent

Jean avait racheté sa maison au vieux Vincent.

Il y tenait beaucoup à cette maison le vieux Vincent, mais son âge et une santé un peu précaire ne lui permettaient plus de l'habiter seul en toute sécurité. Cela avait été une décision très douloureuse, un arrachement, et il s'en entretenait souvent avec Madeleine qui l'avait quitté trois années auparavant. Lors de ses visites au cimetière du village, il s'installait sur le banc de pierre face au caveau de famille, à l'ombre d'un pin parasol, et parlait à Madeleine. De tout et de rien, des menus incidents survenus dans la nuit ou des nouvelles reçues des enfants. Mais assez souvent il évoquait cette vente et par conséquent, la perspective de son départ probable. Il prétendait que Madeleine pouvait lui envoyer des signes qui l'aideraient à mûrir sa décision. Chacun feignait de

le croire. Il n'avait en fait jamais sérieusement envisagé de s'installer chez l'un de ses enfants et moins encore, comme le faisaient d'autres personnes dans sa situation, d'aller de l'un à l'autre en ayant soin que le fardeau soit réparti entre chacun. Cette pensée – être devenu un fardeau à se partager équitablement – lui faisait horreur. La maison de retraite se présentait comme la solution la plus commode, à défaut d'être la plus excitante. Mais la plus onéreuse, aussi ! Il lui fallait donc se résoudre dans cette hypothèse à vendre sa maison, car sa pension de retraite ne suffirait pas à couvrir les mensualités exigées par l'établissement médicalisé situé à une heure de route de son village.

La maison de Vincent était perchée sur un piton rocheux dominant le village. Au milieu des conifères, dont quelques cyprès. On y accédait après avoir quitté la départementale par un chemin caillouteux et malcommode qui faisait enrager le facteur et décourageait les démarcheurs les moins motivés.

Elle avait tout de suite plu à Jean. Isolée mais pas trop éloignée du village. Peu visible de la route malgré sa situation, grâce à la végétation dense qui l'enserrait. « Voir sans être vu » aurait pu être sa devise. Elle était en bon état et n'exigeait que des rénovations compatibles avec l'usage que Jean voulait en faire et ses compétences très limitées en matière de bricolage. Bien entendu il avait prévu de revoir la décoration d'une partie de la maison – murs à blanchir, plafonds à repeindre, achat de quelques

meubles « provençaux » –, ainsi que l'installation d'une bibliothèque simple mais élégante qu'un artisan local serait en mesure de fabriquer pour la pièce principale et la transformation de la chambre attenante en bureau. C'est là qu'il envisageait de passer l'essentiel de son temps, à écrire. La pièce n'était pas grande mais lumineuse et donnait sur une paire d'arbres fruitiers.

Pour le reste, la cuisine était vaste et plutôt agréable, comme les deux chambres du premier étage. Il avait envisagé un moment de faire de la seconde chambre son bureau mais cela aurait signifié trop crûment son renoncement à la moindre visite d'un ami ou d'un proche.

Jean venait d'avoir soixante-six ans. Ses parents étaient décédés, très âgés, peu d'années auparavant, et son fils vivait à l'étranger. Il avait eu avec lui des relations distendues et compliquées et, depuis son exil volontaire, quasi inexistantes. Il avait quelques amis et des relations en région parisienne, spécialement depuis la publication de ses livres, mais peu de vrais amis.

Jean était à la retraite depuis deux ans mais une dizaine d'années plus tôt, il s'était mis en tête qu'une vocation tardive d'écrivain l'attendait. Il rédigea un premier manuscrit qui connut un succès d'estime, ce qui le conforta dans cette orientation nouvelle de sa vie, pas totalement incompatible avec son travail au sein de l'administration de l'Éducation nationale. Cette activité occupait aujourd'hui l'essentiel de son temps et de ses pensées. Son troisième ouvrage s'étant

« bien » vendu, il décida que, la retraite venue, il prendrait le plus de distance possible avec le brouhaha de la capitale et des grandes villes afin, disait-il, de se consacrer entièrement et dans les meilleures conditions à sa passion de l'écriture. D'où l'acquisition de cette maison qui était aussi une manière de se retirer du monde.

Lors de la première visite de Jean, Vincent fut un peu contrarié mais pas vraiment surpris de constater qu'une fois encore, c'était un « Parisien » qui allait probablement s'installer dans son beau pays. Il n'avait pas bien compris ce que Jean, jeune retraité peu loquace, avait fait dans sa vie et, très honnêtement, il n'avait jamais entendu parler de cet écrivain parisien. Mais bon, l'homme n'était pas antipathique même s'il paraissait curieusement solitaire, à la différence de la plupart des nouveaux arrivants débarquant avec femme et enfants. Celui-là n'avait même pas de chien ! Vincent lui fit faire le tour du propriétaire avec le fils de Maurice, agent immobilier à la ville qui avait eu l'élégance de lui laisser le soin de présenter sa maison, son histoire et donc celle de sa famille. Il parlait surtout de Madeleine qui avait mis beaucoup d'elle-même dans l'aménagement intérieur de la maison, avec un penchant évident pour l'osier, les fleurs séchées et les tissus pastel. Cela n'allait pas sans un charme réel, quoiqu'un peu suranné.

Jean, pour des raisons que Vincent ne pouvait pas suspecter, était déjà convaincu que cette maison était faite pour lui. Il n'écoutait donc que distraitement les explications

détaillées de Vincent sur les étapes de l'aménagement de la cuisine ou sur la destinée contrariée de la petite pièce jouxtant la pièce principale. Jean se projetait déjà dans une distribution plus personnelle des espaces mais n'en souffla mot à Vincent qui, il en était sûr, n'aurait guère apprécié cette précipitation. Vincent offrit un pastis bienvenu dans le jardin ombragé et l'on put évoquer la question du prix de vente dans une atmosphère décontractée. Jean ferait sans doute une proposition ayant de bonnes chances de convenir à son vendeur. On s'attarda un moment dans le jardin puis l'on prit congé de Vincent qui, après le départ de ses visiteurs, sentit monter en lui un sentiment d'amertume et même de tristesse. Il se resservit un pastis sans y trouver de vrai plaisir. Il se dit alors qu'il avait des choses importantes à dire à Madeleine, saisit son chapeau de paille au passage et prit la direction du cimetière.

Jean était satisfait de cette visite. Il avait réservé, dans la perspective de cet achat et des visites à accomplir, une chambre d'hôtes coquette et bien tenue qui lui servirait de quartier général. Il parla de cette première maison aux propriétaires de la chambre et se rendit compte qu'une fois encore, il avait privilégié son ressenti à la collecte rationnelle d'informations pourtant essentielles. Il s'en voulait de ce penchant qui lui avait pourtant joué des tours dans le passé et dans bien des domaines de sa vie. Penser à aller au service du cadastre, à se renseigner sur le montant de la taxe foncière, à vérifier l'état de la toiture

et les moyens de se chauffer pendant l'hiver. S'enquérir aussi des projets immobiliers éventuels dans la proximité de la maison qui pourraient contrarier sa quiétude. Le risque était limité compte tenu de sa situation mais les promoteurs immobiliers sont, comme chacun sait, pleins de ressources. Il constata à l'occasion de ces démarches la popularité du vieux Vincent auprès de quelques habitants du village et se dit, connaissant son peu de goût à aller spontanément vers les autres, qu'il ne serait pas si facile de se faire accepter. En même temps Jean n'avait pas vraiment le projet de se mêler à la vie du village et de ses habitants, il souhaitait, disait-il, avoir de bonnes relations avec tout le monde (sans que cela l'oblige à sortir de sa réserve). Il n'était pas question, par exemple, de raconter sa vie avec trop de détails. Deux autres visites étaient programmées pour le lendemain. Il se promit de ne pas commettre à nouveau les mêmes erreurs. Il dîna avec les propriétaires de la chambre – qui faisaient aussi table d'hôtes – d'un repas simple et goûteux. Ils avaient insisté juste ce qu'il faut pour convaincre Jean que ce ne serait pas le prétexte à un interrogatoire trop poussé sur sa vie et sur ses activités. Par chance, le propriétaire avait lu le troisième ouvrage de Jean. Cela donnerait un sujet de conversation suffisamment consistant, pensa-t-il, pour éviter tout risque d'intrusion. Ses craintes étaient sans fondement car ses hôtes, particulièrement bavards, lui racontèrent notamment l'histoire de Vincent et Madeleine

qu'ils paraissaient très bien connaître. Madeleine était une fille du village et Vincent le fils d'un immigré italien installé dans le village au début du siècle dernier. Leur mariage ne s'était fait qu'après des mois de chamailleries entre les deux familles, des brouilles et quelques coups d'éclat parmi les habitants du village qui avaient cru bon de choisir leur camp. Jean eut à peine le temps de parler de son dernier bouquin pour répondre aux questions du propriétaire. Certaines péripéties, pourtant largement autobiographiques, lui paraissaient difficiles à croire et cette vie urbaine, « comme cela devait être pénible ! » Le dialogue, bien différent des échanges habituels avec des professionnels de l'écriture ou de l'édition, ne manquait ni de charme ni d'une vraie étrangeté. Il prolongea en tout cas la soirée jusque fort tard, la dégustation de liqueurs maison accompagnant très à propos ces discussions.

Le lendemain matin, Jean avait la gueule de bois. L'apéritif, le bon vin et les liqueurs, c'était beaucoup pour un homme qui buvait peu mais il n'avait pas mal à la tête, juste le sentiment de ne pas pouvoir contrôler comme de coutume ses gestes et ses paroles. La douche lui permit de retrouver une apparence convenable mais il tressaillit à la vue du (très) copieux petit déjeuner. Il ne voulut pas contrarier ses hôtes et fit honneur aux confitures et aux brioches préparées par l'hôtesse. Si bien qu'il eut tout juste le temps de se rendre à son rendez-vous fixé en fin de matinée, à une heure de voiture environ. La route

était agréable et il se dit, de nouveau, que ce pays avait bien du charme, tout spécialement sous ce soleil estival. Quand il arriva, le fils de Maurice l'attendait déjà devant la maison à visiter. Il n'avait pas plus de trente ans mais son embonpoint et une calvitie naissante lui en donnaient dix de plus. Il crevait de chaud – mais pourquoi l'attendre en plein soleil ? – et accepta bien volontiers de partager un verre avec Jean à la terrasse du café de la place toute proche. Ils avaient un peu d'avance et Jean saisit l'occasion pour confirmer au fils de Maurice son intérêt pour la maison de Vincent et lui poser les questions suggérées par ses hôtes. L'agent immobilier y répondit bien volontiers mais ne put s'empêcher de le questionner :

— Elle a l'air de vous plaire cette maison ? Pas trop isolée ? Moi, je la trouve un peu triste, pas vous ? Remarquez que ce n'est pas mon intérêt de vous dire ça mais, honnêtement, les deux autres produits me paraissent plus attrayants, enfin vous verrez.

Jean ne dit rien. Il connaissait un peu la stratégie de certains agents qui vous présentent des produits de plus en plus « attrayants » mais souvent aussi, de plus en plus chers. C'était de bonne guerre. Il y avait cependant dans le ton du fils de Maurice des accents de sincérité évidents. Indiscutablement, la maison de Vincent ne lui plaisait guère. Jean soupçonna que cela pouvait avoir un rapport avec l'histoire de Vincent et Madeleine mais il n'aurait pas su dire pourquoi.